

# FRANCE-URUGUAY



AL VALIENTE  
**PUEBLO URUGUAYO**

EL AMOR A LA PATRIA ES MAS SABRADO  
 QUE EL AMOR QUE TE DEBES A TI MISMO  
 ESTUDIALO EN TU HOMBRE, QUE EN EL TIENES  
 MODELO QUE IMITAR DE PATRIOTISMO.

1823

1907

## 25 DE AGOSTO

# ¡PYRAMIDES!...

## ¡En Montevideo!

Es en verdad asombroso el mundo de gente que diariamente visita la



GRAN "SASTRERIA PYRAMIDES"  
de A. Spesa

situada en la calle Sarandí, 228

debido á su grandioso surtido de invierno, y más aún por lo reducido de los precios:

Sobretodos forrados en seda . . . . .	de	\$	12 á 22
Trajes de saco . . . . .	>	>	12 > 24
> de jacquet . . . . .	>	>	20 > 26
> de frac . . . . .	>	>	30 > 35
> de levi.a. . . . .	>	>	30 > 35
> de smoking . . . . .	>	>	18 > 26
> de niños . . . . .	>	>	1.80 > 6
Pantalones. . . . .	>	>	3 > 6
Saco montagnac. . . . .	>	>	5 > 7

Los géneros son recibidos por la casa directamente.

Todo trabajo hecho en la casa es garantido.

Los lunes día de liquidación.

**SARANDI 228, al costado de la Metropolitana**

Teléfono: "Uruguaya", 1930.

MONTEVIDEO.

# FRANCE-URUGUAY

— REVISTA QUINCENAL URUGUAYA —

## PRECIOS DE SUSCRIPCION

Dr. CONSTANT WILLEMS

DIRECTOR

Par año . . . . .	\$ 1.80
» seis meses . . . . .	» 1.00
» mes . . . . .	» 0.20

REDACCIÓN Y ADMINISTRACIÓN

ALZAIAR, 57

Casilla del Correo núm. 454

Año II.

Montevideo, 2.ª quincena de AGOSTO de 1907

Núm. 28

## Anarchisme et socialisme



ors de l'Eglise, point de salut, disent les fanatiques ultramontains. Hors de notre credo politique, point de vérité, disent les intransi-

gents de tous les partis. Les uns et les autres, hommes à idées préconçues, repoussent à priori la libre discussion et perdent ainsi les avantages que toujours elle procure.

Ce n'est pour ces gens là que nous écrivons, et ce n'est pas non plus pour prendre position dans un débat, pour soutenir ou combattre une opinion. Non, c'est tout simplement pour essayer de dissiper la confusion qui existe, dans certains esprits, entre l'anarchisme et le socialisme, en tant que systèmes politiques.

Pour plus d'un citoyen, il n'y a entre ces théories diamétralement opposées, qu'une différence de nuance. Ne voit-on pas, surtout ici, des polémistes, des agitateurs, qui se qualifient socialistes faire cause commune avec des libertaires.

C'est là une inconséquence qui a pour cause

l'ignorance. Les mots socialisme et anarchisme jurent ensemble; l'un est l'antithèse absolue de l'autre.

Ouvrez n'importe quel dictionnaire et cherchez en les définitions. Qu'y verrez vous? Qu'on appelle *anarchisme* un système politique d'après lequel la société pourrait se gouverner sans gouvernement, l'individu étant souverain maître et se développant en toute liberté tandis qu'on nomme *socialisme* toute conception de la vie sociale en opposition avec la doctrine individualiste. D'où il résulte que, la première des ces théories est absolument le contraire de la seconde. Les anarchistes ne veulent pas de société réglementée. Le droit à la liberté est annihilé, prétendent-ils, par les institutions. L'homme est et doit rester indépendant de toute autorité. Tous les individus sont égaux, les unions entre sexes différents sont libres, la nature seule doit être le guide des actes. Les idéalistes du parti croient que l'homme se rendra compte lui-même que son intérêt bien entendu est inséparable de celui de l'humanité, et qu'ainsi se soutiendra une société dans la quelle chacun sera à la fois chef et soldat, maître et serviteur, roi et sujet. Quant aux purs anarchistes, ils estiment que l'emploi des moyens légaux est une espèce d'abdication de leur droit. De là, la mise en pratique de procédés que vous connaissez. . .

Adversaire radical de la prédominance de la volonté individuelle, le socialisme veut, lui, que

l'individu fasse abandon de la plupart de ses prérogatives au profit de la collectivité. L'idéal socialiste n'est pas la destruction de la société mais sa réorganisation sur la base que nous venons d'indiquer c'est à dire qu'au lieu d'enlever à la masse le droit de diriger l'individu, l'école socialiste tend à donner à l'Etat, représentant la collectivité, la plus grande somme de pouvoir possible. La mise en régie de certains services publics, le rachat de chemins de fer, de lignes télégraphiques ou téléphoniques qu'on enlève ainsi l'exploitation de particuliers ne sont pas autre chose que des applications de théories socialistes.

Dans la thèse anarchiste, l'Etat n'existe pas comme organisme, l'individu ne relève que de lui-même; dans la thèse socialiste, l'Etat est tout, l'individu est son humble serviteur. N'a-t-on pas trouvé la formule Dieu-Etat?

Que des partisans de doctrines aussi opposées s'unissent, c'est ce qu'il est difficile de comprendre. C'est là une alliance qui ressemble à celle d'un matérialiste convaincu et d'un parfait catholique romain...

Les chefs intelligents de ces partis l'ont du reste reconnu, il y a déjà longtemps. Faut-il rappeler les dissensions retentissantes qui surgirent entre le célèbre chef socialiste Karl Marx et Bakounine, le père de l'anarchisme.

Plusieurs congrès socialistes ont refusé d'admettre dans leur sein des anarchistes et en cela, ils ont été logiques. Et, les anarchistes ne l'ont pas été moins en fermant leurs portes aux socialistes. Dans les deux partis, il y a des hommes éminemment estimables. Est-ce leur manquer de respect que de les croire incapables de compromissions malsaines?

Kropotkine, Elisée Reclus, Sébastien Faure, Jean Grave, Malato ne pensaient pas ou ne pensent pas comme Fourier, Louis Blanc, Jules Guesde ou Jaurès. Se seraient-ils grandis ou se grandiraient-ils aux yeux de leurs adeptes, en s'unissant c'est à dire en oubliant les principes qui sont les fondements de leurs opinions?...

Que ces exemples fassent comprendre aux anarchistes et aux socialistes de Montevideo ce que leur commandent la dignité et nous serons heureux.

Que ceux qui sont sincères ne perdent pas non plus de vue que s'il ne manque pas en politique de prestidigitateurs habiles, ils ne sont pas toutefois encore arrivés à unir l'eau au feu, à marier la carpe avec le lapin! Or, ce sont des associations de ce genre que rêvent les ambitieux politiques pour lesquels les principes ne sont rien, le succès tout.

DR. C. WILLEMS.

---

## Nos Maîtres

---

La nature rend les hommes éloquents dans les grands intérêts et dans les grandes passions.

VOLTAIRE.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

J. J. ROUSSEAU.

Pardonnez souvent aux autres, jamais à vous même.

PUBLIUS SYRUS.

La dialectique est le nerf de l'éloquence.

MARMONTEL.

Tout doit tendre au bon sens mais pour y parvenir—Le chemin est glissant et pénible à tenir.

BOILEAU.

Le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile.

CABANIS.

Chacun a son défaut où toujours il revient.

LA FONTAINE.



## L'URUGUAY

d'après la statistique officielle

Un beau travail que vient de publier l'intelligent directeur général de la Statistique, nous a paru, dès le principe, d'une importance telle que nous avons promis à nos lecteurs d'en publier des résumés essentiels.

Nous tenons aujourd'hui parole, persuadés qu'il y a lieu de faire connaître, dans la plus large mesure possible, et ce tant à l'étranger qu'en Uruguay, les données qui nous sont fournies par l'annuaire officiel. Elles constituent, sans conteste, la source la plus sûre de renseignements, non seulement pour les spécialistes, mais encore pour le public dans son ensemble. FRANCE URUGUAY ne peut laisser passer l'occasion qui lui est offerte d'apporter son modeste concours à ceux dont tous les efforts tendent à mettre en pleine lumière la situation exacte de l'Uruguay et ses indiscutables progrès. Comme la matière est vaste, nous la diviserons nécessairement, nous efforçant de donner à chaque article son caractère propre, d'en faire un tout complet.

### Le territoire

Le résultat de la comparaison que nous avons établie entre la superficie de l'Uruguay et celles d'autres pays, que la République Orientale occupe, au point de vue de l'étendue du territoire, le 10<sup>me</sup>. rang relativement à l'Europe et le 13<sup>me</sup>., en Amérique.

En Europe, il n'y a que la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, la Suède, la Norvège, les Iles Britanniques et l'Italie qui possèdent une extension territoriale supérieure à celle de l'Uruguay. La Turquie, la Roumanie, le Portugal, la Grèce, la Suisse, le Danemark, les Pays-Bas, la Belgique, le Monténégro, etc., sont moins grands. Remarquons qu'en Russie cinq provinces seulement (Arkangel, Vologda, Perm, Astrakan et Orembourgo) et le grand duché de Finlande (373,612 k.) sont plus étendus que l'Uruguay (186,925 k.); en Allemagne, seule la Prusse a plus de superficie (348,607 k.); la Bavière possède 75,870 k. et le Wurtemberg 19,512 k., c'est-à-dire un peu moins de développement que notre département de Tacuarembó, qui compte 21,014 k.; Bade et la Saxe qui possèdent respectivement 15,081 et 14,993 k. sont un peu plus grands que Cerro Largo (14,928 k.); L'Alsace-Lorraine (14,513 k.) dépasse à peine de 199 k. le Durazno (14,314 k.) et le grand duché de Mecklemburg-Schwerin (13,127 k.) est inférieur de 125 k. à Paysandú (13,252 k.).

Aux Iles Britanniques (314,339 k.), non seulement l'Irlande et l'Ecosse (qui possèdent respectivement 83,792 et 78,748 k.) mais encore l'Angleterre même (131,531 k.) sont de moindre extension que l'Uruguay.

Poursuivant la comparaison en Amérique, nous arrivons à ces résultats-ci: Parmi les Etats

et Territoires de l'Union il n'y en a que 16 qui aient une étendue surpassant celle de l'Uruguay. Ce sont: l'Alaska (1,376,300 k.), le Texas (688,340 k.), la Californie (410,140 k.), Montana (378,330 k.), le Nouveau Mexique (317,470 k.), l'Arizona (292,710 k.), la Nevada (286,700), le Colorado (269,150 k.), Wyoming (253,530 k.), l'Orégon (248,710 k.), l'Utah (220,060), l'Idaho (219,620 k.), Minnesota (215,910 k.), le Kansas (212,580 k.), Dakota du Sud (201,110 k.) et Nebraska (200,740 k.).

Au Brésil nous ne trouvons supérieurs en extension que les états suivants: Amazonas (1:897,020 k.), Matto Grosso (1:379,651 k.), Pará (1,149,712 k.), Goyas (747,311 k.), Minas Geraes (574,855 k.), Maranhao (459,884 k.), Bahia (426,427 k.), Piahy (301,797 k.), San Pablo (290,876 k.), Rio Grande du Sud (236,553 k.) et Paraná (221,319 k.).

L'unique province argentine qui nous dépasse est celle de Buenos Aires qui embrasse 305,121 k. Au Mexique, les Etats de Chihuahua

et de Sonora sont plus étendus; en Bolivie, ceux de Santa Cruz et de Beni; au Pérou, Loreto et Cuzco; au Venezuela, les Etats de Bolivar et de Miranda; en Colombie, Cauca et Cundinamarca, et enfin, au Chili, Magallanes et Antofagasta.

Comparés entre eux, les 19 départements de la République (1) ont à leur tête, pour le développement du territoire, Tacuarembó avec 21,014 k. (soit à peu près les 3/4 de la Belgique). Montévidéo occupe le dernier rang: sa superficie n'atteint que 664 k.

RAMÓN LÓPEZ LOMBA.

(1) Voici, par ordre, les chiffres correspondant à chacun des départements:

Montévidéo, 664 k. c.; Maldonado, 4,111; Flores, 4,518; Canelones, 4,751; Colonia, 5,681; San José, 6,962; Rio Negro, 8,470; Soriano, 9,223; Treinta y Tres, 9,539; Rivera, 9,828; Rocha, 11,088; Artigas, 11,378; Florida, 12,107; Minas, 12,484; Salto, 12,603; Paysandú, 13,252; Durazno, 14,314; Cerro Largo, 14,928; Tacuarembó, 21,014.

NOUS commencerons dans notre prochain numéro la publication d'un aperçu sur l'importance de l'enseignement primaire. L'auteur, M. Abel J. Pérez, Inspecteur National de l'Ins-

truction Publique, est d'une compétence trop reconnue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur l'utilité que présente son étude.

## LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE

DEPUIS quelque temps, le matin, vers huit heures, on voit planer sur Paris un poisson gigantesque, un immense brochet jaune. Il avance, il oblique, il monte, il descend, il évolue, il vire avec une aisance, une souplesse merveilleuses. Parti de Meudon, il traverse la Seine, franchit le bois de Boulogne, rase le Trocadéro, frôle la Tour Eiffel et s'en retourne comme il est venu. Les promeneurs matinaux ou les bourgeois qui, de bonne heure, prennent le frais à leur fenêtre, sont avertis de son approche par une rumeur assez forte, par le grondement rythmé d'une machine en marche; c'est le bruit du moteur qui actionne le monstre. Le poisson aérien passe à

peu de hauteur au dessus de leurs fenêtres, à cent mètres à peine; ils distinguent alors au dessous de son ventre une nacelle montée par quelques passagers. Et le brochet nage si bien dans l'air; il obéit à ceux qui le conduisent avec une telle docilité qu'on a l'impression que, cette fois, c'est bien un vrai ballon dirigeable que l'on a ou dessus de soi, que ce vocable si souvent employé avec une hâte un peu prématurée a cessé d'être un vain mot et que le problème de la navigation aérienne étudié depuis 150 ans, a tout l'air d'être résolu par M. M. Lebaudy.

Il y a une vingtaine d'années, M. Robida étonnait notre adolescence en nous dessinant la ville future armée de merveilleux engins et le ciel

tout peuplé de navires qui semblaient fantas-  
tiques.

Le livre de M. Robida était intitulé «Le Ving-

tième Siècle». Ces temps, dit le grave *Journal  
des Débats*, sont accomplis.

---

## Edouard VII et Clémenceau

LA fine fleur de la diplomatie mondiale qui s'est réunie à La Haye pour assurer la paix de l'Univers, s'est jusqu'ici préoccupé beaucoup d'édicter des lois sur la guerre. Elle vient aussi d'adopter quant au désarmement général, une déclaration de principe que les anglais ont déjà, dans leur sens pratique, qualifié de platonique, de telle sorte qu'on peut, sans être prophète de malheur, augurer que la fameuse conférence, fera, pour employer une expression vulgaire, de l'eau claire. Soyons heureux si, plus fortunée que sa devancière, elle n'est pas suivie d'un conflit épouvantable entre deux des grands pays représentés à La Haye.

D'une toute autre importance que cette très nom breuse conférence, est celle que viennent d'avoir S. M. Edouard VII et le chef du cabinet français, M. Clémenceau. Il s'y est agi, non pas de discussions théoriques, mais bien du régleme nt de difficultés pendantes; les troubles du Maroc ont été examinés dans leurs causes et leurs conséquences ainsi que leur répression et sur ce point Edouard VII a résolument approuvé la politique française. Nous n'aimons pas trop les têtes couronnées mais franchement les occasions où il y a lieu de les féliciter, d'approuver leurs actes sont trop rares pour ne pas en profiter.

Le roi d'Angleterre, empereur des Indes, étant du même avis que la République Française



EDOUARD VII

nous fait souvenir du prince de Galles, l'ami des parisiens.

---

## Les débuts d'un chroniqueur

ALBERT Wolff, qui fut pendant un quart de siècle, une des colonnes du *Figaro*, débuta dans le journal de Ville-messant, d'une façon des plus piquantes. Il était venu d'Allemagne à Paris, en 1857, à vingt-deux ans, chargé par la *Gazette d'Aug-*

bourg, d'une étude sur notre Salon de peinture; Paris le conquit; il y demeura.

Son premier article fut inséré dans «le *Gau-lois*». Il eut un succès énorme et lui valut d'être présenté à Villemessant qui lui demanda une chronique d'essai. Cette chronique parut dans

«le Figaro» et fut tout aussi goûtée que celle du Gaslois. Le jour même, le jeune écrivain, qui ne roulait pas sur les pièces d'or, se présentait à la caisse du journal pour toucher le prix de sa collaboration. Le caissier le pria de signer un reçu. Wolff eut un mouvement de surprise indignée quand il s'aperçut qu'on lui offrait la modeste somme de trente-sept francs quatre-vingts.

—Mais je croyais que «le Figaro» payait cent francs l'article?

—C'est, en effet, le prix des «maîtres», répondit le caissier. Les débutants touchent trois sous la ligne, et c'est déjà fort joli. Vous avez deux cent cinquante-deux lignes à trois sous, ce qui fait bien trente-sept francs quatre-vingts... Vérifiez vous même.

Albert Wolff ne vérifia pas. Il donna un grand coup de poing sur le bureau et jeta au caissier ahuri:

—Dites à M. de Villemessant que je lui fais cadeau de mon article.

Et il s'en alla, drapé dans sa dignité. Cependant l'heure du dîner approchait. Wolff avait grand appétit et petit numéraire, et déjà il regrettait son accès d'orgueil. La faim, qui fait sortir le loup du bois, le fit entrer au café des Variétés où il rédigea, à l'adresse de Villemessant, la lettre suivante:

«Monsieur le Directeur du Figaro,

«J'apprends que, ce matin, un intrigant s'est  
« présenté en mon nom à la caisse pour récla-  
« mer le prix de mon article que de sa propre  
« autorité, il avait fixé à cent francs. Inutile de  
« vous dire que je ne suis pour rien dans cette  
« tentative d'intimidation, et que je serais très  
« heureux de recevoir par le porteur, trente sept  
« francs quatre vingts, somme que mon article  
« représente à trois sous la ligne. Je ne tiens  
« pas du tout à l'argent, et l'honneur d'avoir  
« débuté dans votre journal m'est plus précieux  
« que tous les trésors de la terre ».

Un quart d'heure après, le commissionnaire revenait avec une enveloppe à entête du «Figaro». Wolff la déchira, fiévreux, et en extirpa un billet de cent francs. En quelques lignes, Villemessant expliquait qu'il envoyait trente sept francs quatre-vingts pour l'article, plus soixante deux francs vingt pour la lettre, qu'il avait trouvée fort spirituelle.

Le généreux directeur était même allé plus loin: il avait payé le commissionnaire.

JACK.

(Du «Fêlé-Méle».)

---

## Causeries et Portraits (1)

### Le fils à Papa

(SUITE)

*«To terror not to be; that is the question».*

SHAKESPEARE.

#### VI

**S**ON second accouchement fut plus laborieux.

Le journal *l'Avenir*, dans ce style grandiose, métaphorique, dont il a le secret, publia un matin l'entre-filet suivant:

«Nous approchons d'un anniversaire solennel

dans l'histoire de la civilisation sud-américaine: celui de l'introduction du premier bétail à cornes sur les rives du Plata. Le public se prépare à célébrer dignement cette date importante, origine de tant de fortunes. Un concours poétique a été organisé à ce sujet, et nous ne doutons pas un seul instant que notre jeunesse intellectuelle n'y prenne part avec le talent qui lui est propre et qui fait l'envie des nations étrangères. Une tête de veau en bronze doré, et divers autres objets d'art, seront les trophées des plus méri-

(1) Voir les numéros 22, 23, 24, 25 et 26 de FRANCE-URUGUAY.



tants dans ce tournoi littéraire. Splendide occasion de confirmer une fois de plus, aux yeux de l'univers civilisé, nos progrès dans les choses de l'esprit et la richesse d'imagination qui est notre apanage.»

A cette invitation éloquent, toute l'intrépidité de Lanez (fils) afflua, dit on, à son cerveau. Son génie précoce ne pouvait négliger une si belle occasion de s'illustrer.

C'était vraiment une littérature *sui generis* que celle de cette pièce. Pindare et le vieil Homère, s'y donnaient le bras dans un aimable abandon. Les *Géorgiques* y étaient largement mises à contribution: un bon glaneur ramasse tout.

La vache Yo y prenait intelligemment la parole à différentes reprises. Cela se comprend: au fond elle était un peu de la famille, et l'an-



*Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père . . .*

Ce vers, ou plutôt la pensée, de Racine lui trottaient en la mémoire: il résolut d'en finir par un coup d'éclat et d'étonner ses contemporains.

«*Anch'io son'poeta*», se dit-il, imitant sensiblement le Corrège. Son parti était pris.

Il fit donc un appel désespéré aux Muses et, pour le jour indiqué, présenta au concours une composition monumentale qui tenait de l'ode, de l'épopée, de l'épique, de la pastorale, de la tragédie, et même, suivant quelques-uns, de la comédie.

La grâce attique y brillait par son absence: on n'est pas forcé de donner ce qu'on n'a pas. Mais, comme compensation, le morceau semblait une paraphrase des *Métamorphoses*, à tel point il abondait en épisodes mythologiques.

niversaire pouvait l'intéresser jusqu'à un certain point. Mais les faunes et satyres, les nymphes, naïades et dryades qui fourmillaient à travers la pièce, qu'avaient ils donc à brouiller en cette affaire? Et notre auteur les multipliait, en vœux-tu en voilà, avec une profusion qui ressemblait à de la prodigalité. Jamais, de mémoire d'helléniste, on n'en avait tant vus: on eût dit que tout le personnel, que dis-je? toute la ménagerie de l'Olympe y compris celle du Tartare, s'était donné rendez-vous pour défiler devant le lecteur comme en un cinématographe.

A la récitation de cette avalanche égypto-géco-latine, que l'auteur tint à faire en personne, un murmure d'étonnement agita l'assemblée.

C'était trop élevé. Tant de sublime dépassait

les capacités du jury, qui n'y comprenait rien, n'y voyait que du bleu, et ne savait à quel saint, ou plutôt à quels dieux, se vouer.

— Excellents éleveurs pour la plupart, on les eût pris pour des chiens de faïence, à voir leur physiologie aburie, stupéfaite. De temps en temps ils se consultaient du regard avec méfiance, ne sachant trop distinguer les passages qui réclamaient un sourire intelligent de ceux qui exigeaient des applaudissements plus sonores. Pourtant, dans le doute, ils penchaient tous pour l'admiration: c'était le plus prudent.

Vers la fin, le parti de l'enthousiasme prévalut sans conteste. Une sympathie irrésistible courut, comme une trainée de poudre, à travers l'assistance. Aussi, lorsque l'aspirant eut terminé la lecture de son poème, on l'accabla de félicitations. Beaucoup l'embrassèrent en pleurant, et cette émotion communicative fut l'un des incidents les plus touchants de la journée.

— «*¡Caracoles! que c'est beau!*» disait un *es-tanciero*, homme d'influence et de poids, qui était à la fois sénateur, fabricant de briques, et cultivait avec succès le maquignonnage. L'attendrissement lui coupait la respiration.

— «Pour moi, je n'ai jamais rien vu de si *profonds*», manifesta à son tour un usurier, fort connu pour sa philanthropie platonique (ça le prenait souvent, après bombance), et le bon apôtre ajoutait qu'il éprouvait une des plus douces satisfactions de sa vie.

Bref, le premier prix de la liste fut adjugé à notre auteur, à une brillante unanimité. Il conserva précieusement, de son côté, ce souvenir symbolique d'une de ses plus chères victoires juvéniles. Il le montrait parfois à ses admirateurs sans trop se faire prier.

Certains journaux, durant trois aurores et deux crépuscules, ne tarirent pas d'éloges sur le compte du jeune et illustre favori des Muses. «C'était plus que l'écllosion d'une espérance,» écrivait l'un d'eux en ce langage imagé qui, s'il manque de clarté, ne manque pas d'un certain charme; «c'était la révélation d'une gloire continentale.»

— «Bon! V'là le vitrier qui passe...» chantonna l'étudiant Marcel.

S. E.  
(Uruguayen).

(La fin au prochain numéro).

---

## 1825-25 de Agosto-1907

Los pueblos cuya mentalidad característica la constituye el deseo de ver consolidadas las instituciones, sólidamente asentadas sobre la triple base de la paz, la libertad y el trabajo, no olvidan el valor de las grandes fechas de la historia que trae en sus páginas luminosas envuelto el recuerdo de feudos sacrificios precursores de la formación de la nacionalidad y patria independencia. El pueblo oriental no es el que menos se distingue en el culto de los héroes y la observancia de consagrados rituales, y con patriótico anhelo va lentamente dominando las alturas de la honradez olímpica, para ver luego realizadas sus ansias y sus aspiraciones de progreso, abonado su espíritu por la enseñanza de pasados errores en medio de las excelcitudes de pechos generosos y abnegados.

El ideal de la heroica cruzada de los Treinta

y Tres orientales, del 19 de Abril de 1825, hecho carne en los campos de Ituzaingó, queda realizado con la declaratoria de la Independencia en la Piedra Alta, en el departamento de la Florida, el 25 de Agosto del mismo año.

FRANCE-URUGUAY, que se regocija y entusiasma asociándose a la fiesta patria de los uruguayos, hace en esta gloriosa fecha de hierro y de pensamiento, fervientes votos por que la concordia y conciliación que irradia hoy en bellas y halagadoras perspectivas en la familia oriental, sea base y fundamento de hermosos días de prosperidad y engrandecimiento de un pueblo altivo y afortunado, que, por su posición geográfica, la dulzura de su clima, la fertilidad de su suelo y la inteligencia de sus hijos, está llamado a aportar un contingente apreciable a la obra de grandeza y solidaridad humana en el gran concierto de las naciones civilizadas.

## Le garde-fous

Certain intendant de province  
Qui menait avec lui l'équipage d'un prince,  
En passant sur un pont parut fort en courroux  
« Pourquoi, demanda t'-il au maire de la ville  
« A ce pont étroit et fragile,  
« N'avoir point mis de garde-fous? »  
Le maire craignant son murmure,  
« Pardonnez, Monseigneur, lui dit il assez haut,  
« Notre ville n'était pas sûre  
« Que vous y passeriez si tôt ».

BOURSAULT.

## Le peintre embarrassé

A une dame fort laide  
qui voulait se faire peindre.

Empruntant l'art de la peinture,  
Sans raison, sans savoir pourquoi,  
Tu veux chez la race future,  
Revivre longtemps après toi:

Si je peignais d'après nature,  
Tu rougirais de ton portrait  
Si j'embellissais ta figure,  
Qui diable te reconnaîtrait?

IMPLICITUS.

## Le débiteur fidèle

A soixante ans vous marier!  
Vous voulez à coup sûr en porter une paire  
Car de tout vieil époux, c'est le juste loyer,  
Disait à Licidas un lubrique notoire.

Vous avez raison, mon confrère;  
Mais quand on doit il faut payer,  
Et de mes créanciers vous êtes le premier  
Que je brûle de satisfaire.

X. X. X.

## Le coup qui porte

Un jeune grec, transporté de colère  
De ce qu'un chien l'avait mordu,  
En voulant le frapper, frappa sa belle mère  
Heureusement, dit-il, le coup n'est pas perdu.

S. DE BELLEVAUD.



## Hommage à l'enfance

**E**NTE tous les privilèges dont nous entourons, en quelque sorte instinctivement, l'enfance, il en est un qui a sa valeur: c'est celui qu'elle possède d'être jugée par nous avec une bienveillance à laquelle



Marie F. Rozés

le se mêle toujours le respect, souvent l'admiration.

Nous nous inclinons plus facilement et aussi avec plus de désintéressement devant la Beauté, quand elle se révèle, chez une enfant, comme la toute jeune fille de notre ami Rozés, que lorsqu'elle nous frappe chez une femme.

L'hommage ainsi rendu est plus pur, plus juste et plus complet parce qu'il est double; il constitue une manifestation qui participe à la fois de notre intelligence et de notre sentiment.

Or, parler de sentiment à propos d'enfants, c'est se rappeler les beaux vers d'une excellente poète, Mlle. Elise Moreau:

Pour moi qu'on va bientôt nommer la vieille fille  
Vous êtes, chers enfants, une aimable famille  
Dont les rêves, les jeux, les chants, même les bruits  
Rassèrent le front, dissipent les ennuis.  
Le monde, auquel jadis je trouvais mille charmes  
Ne m'offre plus que vide et que désenchantement  
Ses frêles amitiés ne durent qu'un moment;  
Il est faux jusque dans ses larmes!

Vous, au contraire, enfants, vous êtes toujours vrais:  
A travers vos grands yeux se lisent vos secrets;  
Vous êtes bons, naïfs, presque tous charitables;  
Votre bouche, d'accord avec vos chastes cœurs,  
A pour l'infortuné des paroles affables  
Et vos petites mains constamment secourables  
Lâissent, comme un bouquet de fleurs,  
Tomber vos dons pieux sur les plus misérables.

---

## El doctor Juan Triani

**U**STE distinguido facultativo, que acaba de regresar de Europa, donde visitó las principales clínicas, ha reabierto su consultorio en

la calle Uruguay, número 200. Nos complacemos en anunciarlo á sus numerosas relaciones.

---

## Los nuevos cañones franceses y alemanes

**Q**UEMOS de oportunidad reproducir las notas siguientes, que nos ha proporcionado un especialista en la materia:

Los alemanes han modificado sus fuerzas, imitando en lo posible al nuevo cañón francés, pero aún no han llegado á la perfección de la pieza actual, en uso en el ejército de Francia.

La transformación en piezas de tiro rápido hecha por los alemanes, en cambio de las de tiro acelerado, no les ha hecho ganar nada en cuanto á su cualidad balística, y quedan en este caso muy inferiores al cañón francés.

En cuanto á la rapidez del tiro tampoco alcanzan al cañón francés, dando por resultado que la pieza alemana no puede pasar de veinte

tiros por minuto, mientras la francesa alcanza fácilmente de veinticuatro á veintisiete tiros; y eso se comprende por la introducción separada en el alma del cañón alemán, en primer lugar de la carga y después del proyectil, lo que causa una pérdida de tiempo que puede calcularse, á lo meos, de un medio segundo por cada tiro. A pesar de ser la pieza alemana más liviana que la francesa, ésta es mucho más fácil de hacer maniobrar.

Por ahora los franceses mantienen la superioridad que han alcanzado desde 1897, y se puede afirmar que el cañón francés de tiro rápido, conserva actualmente la superioridad sobre todos sus rivales.

Cuadro demostrativo

Características	Pieza francesa	Pieza alemana	
Calibre del alma . . .	75 mm.	77 mm.	
Largo del cañón . . .	2 m. 50	2 m. 85	
Cierre de la culata . .	Tornillo excéntrico Nordfeld	Cuña neumática Ehrhardt	
Aparato para hacer fuego . . . . .	Percutor	Percutor	
Freno recuperador . .	Hidroneumático	Hidráulico á resorte	
Peso de la pieza con su armón . . . . .	1,950 kg.	1,880 kg.	
Peso de la carga de pólvora . . . . .	0,700 kg.	0,570 kg.	
Obuses & balas ó alabapal	Peso del proyectil . . . . .	7,240 kg.	6,850 kg.
	Carga interior . . . . .	0,130 kg.	0,093 kg.
Obuses explosivos	Cantidad de balas . . . . .	290	300
	Peso de cada bala . . . . .	12 gramos	10 gramos
Obuses explosivos	Peso del proyectil . . . . .	5,300 kg.	6,850 kg.
	Peso de la carga de explosivo . . . . .	0,825 kg.	0,155 kg.



### El partido internacional

EL reciente partido de *foot-ball*, jugado en Buenos Aires entre uruguayos y porteños, ha dado lugar á manifestaciones de suma ordinariéz contra nuestros conacionales, que por el solo hecho de estar en casa ajena, eran merecedores de las consideraciones que todo dueño de casa que tenga algunos rudimentos de educación y cultura, debe prodigar á sus huéspedes.

Apenas se presentaron nuestros hombres en el campo de juego, comenzaron los dicharachos soeces y los insultos del público grueso. Claro es que en estas condiciones, los uruguayos entraron á la lucha descontentos y desconcertados, lo que hizo imposible un juego de conjunto, que en otras condiciones de menos pesimismo se hubiese realizado.

El pueblo bonaerense, por lo mismo que es muy cosmopolita, es bastante mal educado y demasiado pagado de sus ficticias grandezas. Nuestro pueblo también podría ser *grande*, si, como el argentino, pretendiera que nuestros gobiernos construyeran grandes obras,—que echarían sobre los habitantes el peso de una deuda colosal,—sin mirar al porvenir y sin prever que el día que los acreedores exigieran su dinero, se produciría una bancarrota colosal.

Alienta siempre en el espíritu de los argentinos la pretensión de ser superiores á los demás, y con respecto á nosotros, nos miran por sobre el hombro, cuando nos miran. Para eso se dan el pomposo título de *americanos del Sud*

A menudo se oye decir: «El Uruguay y la

Argentina son dos pueblos hermanos»; pero á poco que se recorra nuestra historia, se llega á la conclusión de que, si son hermanos, el Uruguay se llama Abel, y la Argentina, Caín.

«Querida hermana,—podría decirle el Uruguay,—ya que tanto pretendes demostrar con vanas palabras nuestro parentesco, harías obra justa si me entregaras la isla de Martín García, que es de mi propiedad, y cuyo dominio usurpas

apoyada en la razón de la fuerza, que no en la del derecho.»

Cuando Buenos Aires consiga educar algo más á su pueblo, puede ser que—unido eso á sus otros progresos—entonces llegue á ser lo que ambiciona: *la gran Capital del Sud*.

Antes, no.

EQUIS.

## LA PRENSA Y LOS TEATROS

SEGÚN noticias dadas por los periódicos bonaerenses, ha sido llevado ante los tribunales de la vecina república, algo así como una especie de periodista, L. B., el cual, como buen *maestro cantor*, se valía del *chantage* para hacer *chanter* á los artistas de las compañías de ópera que, en mal hora, hicieron oír sus habilidades de garganta, su fuerza pulmonar ó su arte en escenas porteñas. Entre otras víctimas de ese *maestro*, que no soñó Wagner, está el conocido tenor Garbín, á la Carelli y á varios cantantes más.

\*\*

Esto nos hace reflexionar.

Por de pronto se nos presenta el hecho apuntado por la prensa de la otra orilla, como una cosa muy semejante al famoso «cuento del tío», tan viejo y conocido en ambas márgenes del Plata.—En este «cuento» hay dos ó más individuos «vivos», que pretenden gozar á costa de un tonto ó de un pillo.—En la generalidad de los casos, es tonto el que no comprende la «viweza», pero, muy á menudo, es un sujeto más pillo que los mismos que le «hacen el cuento», por cuanto su pensamiento, desde luego, es burlarse de la candidez de aquellos que él supone inocentes, á fin de apoderarse por poco dinero de una suma relativamente cuantiosa.

¿Es acaso muy notable la diferencia que existe entre dicho «cuento» y el *chantage* de que fueron víctimas, ó se pretendió hacerles, los artistas antes mencionados? No. Hay bastante similitud en ambos casos. Nos explicaremos.

Un tenor como Garbín, cuya fama no está por hacerse; una Carelli que, por fars ó por nefas, se retrata por doquiera con su perro ó sin él (aún cuando no sepamos que tengan nada que ver los ladridos de un can con los gorgoritos de una soprano), no pueden temer lo que diga en contra de ellos un L. B. . . cualquiera. Si tienen, como es lógico suponerlo, fe en su propio valer, ¿es dable pensar que les produzca el más mínimo escozor la simple noticia de que un *quidam* va á reventarlos en una crónica si no se le envían *cento ó milla lire*? Sería esto volver á la época aquella en que ciertos hombres de dinero recibían, sin saber por qué conducto, una esquila, advirtiéndoles que, si á las doce de la noche no habían depositado la suma tal ó cual, en el hueco de un árbol bien señalado, podían esperar las mayores desgracias, como ser sangre, fuego y otras hierbas tan rojas. . .

Pero notamos que, sin quererlo, nuestras reflexiones nos han llevado más allá de aquello que pretendíamos, y, por lo tanto, volvemos á nuestros camareros.

La primera intención nuestra,—y el título de estas líneas lo dice claramente,—era tratar de la prensa, respecto de sus relaciones con las empresas teatrales.

Ha poco, un colaborador de *El Día*, que además de ser un periodista de talla, demuestra ser un gran crítico y un observador inteligente, nos decía—escribiendo—algo sobre el público nuestro, y nos hablaba—entre líneas—de nuestros críticos.

A todos habrá deleitado, no lo ponemos en

duda, el estilo fácil, ligero y sin embargo profundo de escritor tan avezado. Pero *Monsieur Périchon* ha olvidado decir en su artículo del día 9, el porqué de esas crónicas sin ton ni son, ó si lo quieren ustedes más claro, sin pies ni cabeza.

Todo ello se reduce á una cuestión de gratitud ó á un asunto comercial.

Llega aquí un empresario. Lo primero que hace es visitar la redacción de los diarios, donde se le recibe como á un Mesías.

—Commendatore, ¿qué nos trae usted?

—Tutto stupendo! . . . Vedrette, cari miei! . . .

—Y, ¿tendremos palco?

—Tutto il teatro e vostro . . . naturale . . .

Al día siguiente gran *bombo*. Se estrena la compañía. Nadie, al salir, se atreve á comunicarse sus impresiones.—«¿Si me habré equivocado?», piensa uno.—«¿Será esta la verdadera manera de interpretar las obras que aplaudí en mi juventud?», se pregunta otro.—Y se encuentran un término medio:—«Verdad es que A *floyé* en la romanza, que X parecía asustada, que Z tiene voz de *golla*, pero ¡qué conjunto! ¡qué director de orquesta!»

Y los diarios todos no encuentran en el diccionario bastantes adjetivos para ensalzar, para endiosar á A, á X y á Z, los más grandes cantantes de todos los mundos descubiertos por los antiguos y modernos telescopios.

La empresa ha dado palco y entradas, amén de algún sillón para un repórter ó de alguna cazuela para la novia de uno de los cronistas. En cambio, el diario ha publicado, gratuita-

mente, todo el elenco y repertorio de la compañía.

Cuestión de gratitud y asunto comercial.

\* \*

Si en lugar de proceder de esta manera, se pusiese en práctica lo que propuso hace años *Le Journal de Bruxelles*, otro gallo cantara (sin alusión á ningún artista de canto).

Pretendía dicho colega que, para que una hoja de publicidad tuviera su *franc parlé* en materia teatral, era menester que los empresarios de compañías abonaran sus avisos de acuerdo con la tarifa de la administración, y que los redactores pagaran sus localidades con arreglo á la taquilla de la boletería.

Esta es la manera de librarse uno y otro de compromisos; así es como un crítico, que no debe atenciones á nadie, podrá, libre de prejuicios, emitir su opinión, tal y cual la siente, sin que lo haga vacilar la *sois-disant* dádiva de una butaca de platea.

Si *Monsieur Périchon*, que tiene bastante fibra para ello, consiguiera llevar á la práctica la idea del diario belga, nos inclinaríamos entonces á creer que leeríamos críticas teatrales en la prensa montevideana; pero críticas de verdad, y no las *apasionadas* que escribía Francisque Sarcey, en *Le Temps*, de París.

Pero para obtener este *desideritum*, lo repetimos, es necesario separar por completo la administración, de la redacción de los diarios.

MADAME BENOITON.

---

## EL URUGUAY

### STS RIQUEZAS Y SUS PROGRESOS

En el artículo anterior hemos determinado las inmensas fuentes de riqueza que encierra este privilegiado país, al mismo tiempo que hemos mencionado el desarrollo y perfeccionamiento de las grandes vías de comunicación que facilitando y abaratando el transporte desde los más apartados puntos de la República hasta los puertos de salida, fomentan y llevan esas fuen-

tes de riqueza á su completo y definitivo engrandecimiento.

Hoy vamos á ocuparnos del medio ambiente en que las actividades del hombre se han de manifestar para el cultivo y elaboración de esas industrias. Así habremos ordenado nuestro trabajo.

Es un hecho indiscutible que la vida econó-

mica de un país está íntima y sólidamente vinculada á la vida política. Que los diferentes y múltiples vaivenes de ésta, afectan de una manera positiva y profunda las energías productivas, llevando así no sólo el desequilibrio de las finanzas nacionales, sino que también una fuerte y á veces dolorosa conmoción al agregado social, que se traduce en crueles miserias.

Y en los países sudamericanos, muy especialmente, casi podemos decir, sin temor de aventurar, que la producción y el desarrollo económico están á merced de las muy frecuentes y pronunciadas crisis políticas, que suelen la mayor parte de las veces degenerar en encarnizadas y sangrientas guerras civiles.

Nuestro país no ha escapado desgraciadamente á esta ley general.

Sin embargo hoy—podemos decirlo con satisfacción íntima—ha pasado ya, para el Uruguay, y para siempre, esa época de inquietudes y zozobras. Este hermoso y rico país ha entrado de lleno, por fin, en su era definitiva de perfecta tranquilidad, en la era de una paz real y efectiva, la que jamás será alterada por convulsiones intestinas.

Y en esas condiciones ya nuestro país proporciona el ambiente más favorable y propicio para el trabajo. Así podrán sus habitantes entregarse de lleno y confiados á la labor, en la íntima seguridad de que no verán defraudadas sus esperanzas y que al fin del año palparán el resultado satisfactorio de un trabajo honrado y podrán saborear en paz y orden el hermoso fruto de su sudor.

Prueba de esto es la sed de trabajo y la formación que diariamente se produce de grandes empresas y la gran demanda de brazos para emplear en las obras diversas, según la industria que vayan á explotar.

¡Cómo seduce la grande y rápida transformación que ha sufrido el Uruguay en su vida económica!

Pero esto no es un fenómeno, es el resultado forzoso de los hechos que se han producido y de la obra eminentemente nacional de su gobierno. Asistimos en verdad á una época de verdadero engrandecimiento, de explosión de todos os an helos populares.

La paz pública asegurada, el orden sólidamente establecido, la más positiva y eficaz garantía para las libertades ciudadanas, y por último, efectivas, hechas una verdad, sagrada y respetada, las más sanas y amplias facultades que nuestra Constitución acuerda á todos los habitantes del país.

Una acción constante y firme por parte del gobierno para contribuir á la realización de la obra digna del engrandecimiento nacional, ya decretando medidas y dictando leyes tendentes á estimular y facilitar la producción y cultivo de las industrias *madres*, como las que acuerdan ayuda pecuniaria y premios á las exposiciones-ferias que constantemente se realizan en los diversos departamentos; ya procediendo con mano firme é inexorable para castigar los abusos de sus subalternos, sean los referidos abusos de autoridad, sean contra los intereses públicos como lo evidencian las reiteradas suspensiones de empleados que no cumplen con sus deberes ó se exceden en sus atribuciones, y las múltiples y acertadas medidas sobre contabilidad y administración en las oficinas públicas, medidas dictadas como consecuencia de las minuciosas y rectas investigaciones practicadas.

Y todavía por encima de todo esto una acción digna y noble de ese gobierno á prevenir y remediar en lo posible las grandes calamidades sociales, emanadas ya de las pestes ó epidemias, ya del movimiento inusitado que hoy se manifiesta en todos los gremios. Así lleva á cabo la gran obra de la salubricación é higienización de todas las ciudades de la campaña y provee de trabajo y medios de vida al obrero que lo demanda, por medio de una oficina pública creada al efecto.

Este es á grandes rasgos el ambiente del país, donde el trabajo productivo y regenerador brinda al hombre una fuente inagotable de riqueza.

En este ambiente social saturado de libertad y de moral, es donde han de encontrar las grandes masas de inmigrantes un asilo seguro y un trabajo constante y verdaderamente provechoso.

CENTAURO.



## El Esperanto

PRIMER CONGRESO DE RÍO JANEIRO—EL DELEGADO DEL GRUPO ESPERANTISTA DE MONTEVIDEO

**R**EPRODUCIMOS hoy el retrato de Pablo Berthelot, paladín y gran propagandista del idioma auxiliar internacional «El Esperanto», que representó nuestro grupo en el congreso que acaba de efectuarse en Río Janeiro.

Este acontecimiento, que en verdad representa un esfuerzo de parte de los esperantistas brasileños, debe ser considerado como una de las principales fechas de la propaganda en el continente americano.



PABLO BERTHELOT

Tanto más importante es el éxito obtenido en dicho Congreso, si se tiene en cuenta que hace apenas un año que se inició en el Brasil el movimiento esperantista.

Prueba de ello son las diferentes instituciones que con tal motivo se han constituido. En efecto, en Marzo de 1906 se fundó «Suda Stelaro», de Campiñas; en Junio del mismo año, el Club Esperantista de Río; en Septiem-

bre, el de Porto Alegre; en Octubre, el de Nicteroj y el grupo de empleados de Río; en Diciembre, el grupo de trabajadores también de Río.

Durante el tiempo transcurrido del año 1907, se fundaron los de Petrópolis, Santos, Espiritu Santo y muchos otros. Creemos que con lo expuesto quedan evidenciados los progresos realizados por los brasileños.

La sesión inaugural tuvo lugar el 14 de Julio en la Asociación de Empleados de Comercio, bajo la presidencia del doctor Tabares de Cyro, ministro del Interior y en presencia de muchísimas notabilidades brasileñas, actuando como secretario Reynaldo Frederico Geyer. Entre los discursos más aplaudidos pronunciados en el Congreso, son dignos de mención el del diputado Medeiros E. Albuquerque, y el de Everardo Backheuser, cónsul esperantista de Río, que publicaremos en los próximos números. Reinó en dicho Congreso la más franca alegría y entusiasmo al ver coronados por un éxito indiscutible los esfuerzos realizados en tan corto tiempo. Al acto de clausura concurrió el presidente de la República. El número de congresales era de mil, que habrán quedado satisfechos del resultado obtenido.

¿Cuándo veremos repetirse esto en Montevideo?

Lamentando no disponer de mayor espacio para dar una idea a nuestros lectores del éxito obtenido en dicho Congreso, prometemos darles en los próximos números mayores detalles.

Por medio de estas líneas envía FRANCÉ-URUGUAY sus felicitaciones a los distinguidos esperantistas brasileños, cuya intelectualidad y empeño en pro del Esperanto admira, deseando prosigan en esa noble y civilizadora tarea, que no solamente honra a la floreciente república brasileña, sino a la América entera.

## ¡Arriba el amor!



### I

Yo la digo á mi Venus tentadora,  
Que por su hondo lunar tengo locura:  
«¡Qué hermosa así es la vida, hora tras hora,  
Asidos de la mano y la cintura!»

«Dame el calor que corre por tus venas»,  
La digo, y ella me lo brinda pleno,  
Formando de sus brazos las cadenas  
Con que me oprime contra su albo seno.

«Así, hasta el corazón, no transitoria  
Sea la llama del amor, sin nombre:  
Si de un tal acto no brotó la gloria,  
No existirá la gloria para el hombre.

«Así te quiero ver, interesante,  
Sin recato mostrándote, atrevlda,  
Si no con aire libre de Bacante,  
Con gesto arrobador, provocativa.

«Así te quiero ver, con ansia loca  
Por gozar del cariño, enamorada:  
Toda la dicha de la tierra es poca  
Al placer de un abrazo comparada.

«Gocemos de tan bellas ilusiones  
La dulce realidad con embeleso,  
En alas de supremas sensaciones  
¡Hasta morir en prolongado beso!»

### II

Cierto ¡arriba el amor! «alma del mundo:»  
Sin que se infiera á la moral ultraje,  
Con grande corazón, ancho, profundo  
Rindamos al amor pleito homenaje.

Mortales, á gozar, todos, de prisa,  
Sin temer de los santos los enojos:  
De una bella á la plácida sonrisa  
De un dulce amor se encienden los antojos.

A disfrutar los hombres y mujeres:  
Dejad el vano escrúpulo y rubores,  
Que lloraréis, mañana, los placeres  
Perdidos del amor en los favores.

Con loco afán y espíritu abundoso  
En abrazos y besos, á raudales,  
Honremos á Cupido poderoso,  
Con ramos de placeres virginales.

La fortuna del hombre, toda entera;  
De un general la gloria inmarcesible,  
¡Todo rueda á los pies de lisonjera  
Beldad, de amplia promesa, irresistible!

¡Que la casta doncella, pudorosa,  
Que permanece en la ilusión dormida,  
Caiga en los brazos del galán, dichosa,  
El alma llena de placer y vida!

JOSÉ PUIG Y ROIG.

# RHUM NEGRITA



Unicos Importadores

**Manuel Pérez y Compañía, Limitada**

Unico y exclusivo corredor para la venta: **Francisco A. Lúgaro**

**164 - MISIONES - 164**

# J. Granara y C.<sup>a</sup>

102 - CERRITO - 102<sup>B</sup>

Concesionarios exclusivos de las siguientes excelentes especialidades:

*Fernet-Branca*

*Vermout Ballor*

*Vino Chinato Ballor*

*Ginebra Bols*

*Whisky Old Taylor*

*Rhum Tomsk*

*Recibidores del afamado «Champagne Fve. Clicquot Ponsardin»,  
de universal renombre*

*Papel de hilo para cigarrillos marca «C. Duc»*

*Papel de arroz para cigarrillos «El Porvenir»—«Thé Ceylan Santa  
Rosa» especial para familias*

*Fino Chianti legítimo Ferdinando Nencioni—Pisa*

## OVO-MALTINA

*Maravilloso alimento de fuerza concentrado á  
base de extracto de malta, lecitina activa, huevos  
frescos, leche y cacao preparado por el doctor A.  
WANDER, de Berna.*